Chez les enfants de dix à douze ans, le diagnostic est plus facile. Il faudra cependant éliminer la gastro-entérite, la grippe, l'appendicite, la tuberculose aiguë, le rhumatisme articulaire aigu ; l'ostéomyélite mérite une mention particulière.

Mais le diagnostic clinique devra toujours s'appuyer sur le diagnostic bactériologique. Il faudra donc procé-

der à l'ensemencement du sang, au séro-diagnostic de Widal et à la diazo-réaction d'Ehrlich. Le séro-diagnostic, du reste, permet seul de différencier la dothiéntérie des paratyphoïdes qui depuis quelques années semblent sévir d'une façon particulière sur la population parisienne

(E. LESNÉ, *in La Clinique*).

FAITS DIVERS

Notre année universitaire vient de se terminer, dans un calme qui contraste singulièrement avec l'éclat du début.

Tous se rappellent l'intéressante séance inaugurale, en septembre dernier, sous la présidence du vice-chancelier, et où le vice-recteur fit part au nombreux auditoire des progrès réalisés durant le dernier exercice universitaire.

Pourquoi nos fins d'années universitaires sont-elles si ternes ! Regardons autour de nous, au loin comme auprès. Qu'y voyons-nous ? Des séances publiques, spéciales à chaque faculté, et où les gradués viennent prêter le serment professionnel et recevoir leurs diplômes.

Tous les amis de l'Université et les parents des élèves assistent à ces séances, connues aux universités anglo-saxonnes sous le nom de "commencement exercises." Quel enthousiasme ! car c'est une fête. Le corps professoral est au complet et en grand costume universitaire. Le doyen—ou son représentant—prononce l'allocution de circonstance,—le secrétaire proclame les élus et les méritants aux concours d'honneur—et un finissant, le "valedictorian," se fait l'interprète de ses camarades auprès de l'Alma Mater.

Le public, qui se presse à ces séances de clôture, sait ainsi que son université est une œuvre vivante puisqu'il voit les résultats de son enseignement ;—il connaît aussi les progrès que son université a faits et apprend en même temps ses besoins : en un mot il apprend à s'intéresser à l'œuvre universitaire.

Chez nous ? Tout est terne. Ceux qui y sont passés savent comment les diplômes y sont donnés. Certes

ils sont mérités. Mais ce que nous ne pouvons nous empêcher de regretter, c'est le manque d'éclat, presque de décorum, avec lequel en est faite la banale distribution. Bien préférable et plus digne serait, ce nous semble, d'annoncer publiquement les heureux résultats de l'année académique,—que de proclamer que les portes sont ouvertes. Modestie du début, mais fierté des résultats,—voilà ce que nous voudrions.

Le Dr Roddick, ayant résigné comme doyen de la Faculté de Médecine de l'Université McGill, le Dr Shepherd vient d'être invité, par le conseil, à sa succession. Professeur distingué et chirurgien de grande réputation, nous ne doutons pas que le nouveau doyen ne fasse preuve, dans sa nouvelle position, de cette largeur d'esprit et de sentiment de progrès qui sont la marque des hommes vraiment supérieurs et si généralement rencontrés chez les universitaires anglais.

Le mouvement universitaire en France.—M. H. Gauthier vient de publier son rapport annuel sur le mouvement des étudiants à l'Université de Paris et voici à quelles conclusions il arrive. D'abord le chiffre des étudiants pour Paris s'est élevé en 1907 à 19.509. Ce chiffre se décompose ainsi :

Médecine : 3,230, dont 3 017 étudiants (263 étrangers et 313 étudiantes, 168 étrangères).

Droit ; 7,482, dont 7,374 étudiants (566 étrangers et 108 étudiantes, 78 étrangères).